



Hip-hop hourra !

Le festival atelier Mimi sud s'est tenu du 16 février au 4 mars. Les trois premières semaines ont été consacrées à la formation des différents acteurs du hip-hop congolais. Les 2 et 3 mars, un public nombreux s'est rassemblé au Zoo pour découvrir les jeunes talents kinois et lushois.



Les musiciens donnent un satisfecit à Mimi Sud

Sbo Mangambi, chanteur et leader de Cartel Yolo : « Nous entendons en fait maximiser notre rendement sur FM et à part ça, c'est plus le côté technique des ateliers nous a intéressé le plus.

Tout ce qu'on fait aujourd'hui, on l'a appris sur le tas, et ces ateliers nous aident énormément à pouvoir nous ressourcer dans ce qu'on a. »

Yollande Ngoy, rappeuse, présidente du groupe *Wonderfull music group* : « Je l'ai dit et je le redis encore, c'était vraiment une occasion fantastique pour moi et pour tout le groupe. Nous avons beaucoup appris sur la prestation scénique, sur la communication entre artistes et techniciens, entre artistes et artistes sur scène, sans que cela puisse ressortir dans le public.

C'est un pas franchi. Donc, je me réjouis, quoi. C'est un grand festival. Donc, ici, pour *Wonderful music group*, c'est comme la personne

qui vient retirer l'œuf sur lequel est assise la poule pour le mettre au soleil, et ça va éclore. S'il n'y avait pas Mimi Sud, vous n'alliez pas connaître Yollande. »

Cyril Benhamou, pianiste, flûtiste et compositeur français
« C'est se faire surtout plaisir. Au niveau des rencontres, des échanges... La musique que j'entends, je la ramène un peu dans ma tête. »

Lexus Legal, rappeur, co-organisateur de Mimi Sud : « Le bénéfice aujourd'hui, c'est qu'on est parrainé par le ministre de la culture et des arts. Donc on ne passera plus inaperçu. C'est beaucoup plus simple aujourd'hui pour canaliser les discours sur le rap, et demain, je l'espère pour organiser une autre édition ou un autre festival. »

X Wizidy, chanteur et Mc du groupe Cartel Yolo.

« Nous voulons faire voir notre savoir-faire, montrer la valeur culturelle de ce grand pays que nous avons à travers sa musique et ses danses, à travers sa société et notre conception. Moi, je crois que ce festival apportera un plus pour l'évolution du mouvement hip-hop à Kinshasa, et ça ira bien quoi, et la RDC sera à l'honneur. »

Ekomi Ndong Lord, chanteur du groupe gabonais Movaizhaleine:
« C'est l'occasion de partager notre musique avec d'autres pays et de voir ce que d'autres font. C'est aussi l'occasion en tant qu'artistes engagés, qui se veulent conscients, qui se veulent panafricains, de toucher les réalités. Nous avons comme but, depuis trois, quatre ans, d'aller dans tous les pays africains. Parce que c'est bien de pouvoir parler des choses qu'on a vécues un peu, qu'on a touché un peu. »

Propos recueillis par Dovin NTELOLO DIASONGA

Lexxus, de rappeur à opérateur culturel

Aujourd'hui, il manage des groupes de rap tout en réalisant son propre album. Il est respecté pour sa défense du hip-hop auprès de l'opinion.

Aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre d'années. Ce n'est rien de le dire pour l'artiste rappeur Alex Dende alias Lexxus Legal, avec ses locks et son pantalon démesuré. Jeune opérateur culturel, mais imposant par son physique et par sa parole, il préside l'association Racine Alternative qui a co-produit la troisième édition du festival Mimi Sud.

Lexxus s'est lancé dans le rap, tout en réussissant sa licence en commerce extérieur. En 1989, il a commencé à écrire ses premiers textes pour le hip-hop. A partir de 1990, Lexxus est parmi les rappeurs qui ont fait la promotion de cette musique dans les écoles de Kinshasa. Il crée en février 1999, le groupe Pensée Nègre Brute (PNB). « On copiait la France, l'Amérique, des modèles qui m'ont beaucoup marqué. »

Actions de protestation

Entre 2003-2004, le hip-hop est interdit de diffusion sur les chaînes de télévision de la capitale. Lexxus entreprend des actions de protestation dans les médias. « Je ne veux pas que ce que je fais soit considéré comme

œuvre de voyou ! », s'exclame-t-il. Son combat : expliquer que le hip-hop n'est pas une musique qui favorise la délinquance. Il est même allé au Parlement de transition pour défendre la cause de tous les rappeurs du Congo dont la musique était déclarée indésirable.

L'avenir, opérateur culturel

En 2004, son groupe PNB a été sélectionné pour participer à la première édition du festival Mimi Sud organisé par l'AMI au Centre culturel français. En marge de ce festival, il y a eu des ateliers de formation. Lexxus a suivi celle en management culturel. « J'ai appris, j'ai appris », se souvient-il, « ce qui m'a permis d'être repéré. » Il a ainsi créé une plate-forme culturelle dénommée Racine Alternative. Son objectif, toujours le même, était de faire comprendre le hip-hop aux autorités congolaises et à la population.

En 2005, il poursuit sa professionnalisation : il est intégré dans l'organisation de la deuxième édition du festival, où il s'occupe de la communication et de l'animation des spectacles. Il continue à se former

en management. Expérience acquise et connaissances accumulées lui permettent de se lancer et d'assurer la production et la promotion de la musique hip-hop. 2006, c'est une grande année pour lui, il sort en mai son premier album : Artiste Attitude, réédité en Europe en 2007.

2007, l'AMI a bien voulu organiser la troisième édition du festival Mimi Sud avec un acteur congolais. Rappeur et opérateur culturel, Lexxus avec sa structure Racine Alternative remplissait tous les critères de sélection. « Cette troisième édition est placée sous le signe des transferts des compétences », explique-t-il. Il a associé dans l'organisation d'autres producteurs congolais tels que Ndule2 Kin, Musique pour tous, les deux de Kinshasa, ou Dynamusik de Lubumbashi.

Lexxus Legal nourrit l'ambition de faire de Racine Alternative un cadre de formation, d'échange, de production et de promotion culturelle. Avec les autres opérateurs congolais, il compte prendre en charge l'organisation de la quatrième édition du festival Mimi Sud, sans aucune participation étrangère. Il se réjouit de voir que le hip-hop se fraie une voie dans les sphères des musiques congolaises. « Pour moi, voir le ministre de la culture parrainer le festival, c'est une victoire du rap. »

Ferdinand KATO



Regard décidé, Lexxus pense à l'avenir du rap en RDC : il rêve de promouvoir sa musique dans tout le pays. © Mimi Sud Infos

« Les premiers bénéficiaires en 2011 »

Fondateur et directeur de l'AMI, Centre national de développement pour les musiques actuelles à Marseille (France), Ferdinand Richard dirige cette structure qui a pour objet de renforcer les possibilités des pratiques des jeunes artistes, groupes et opérateurs, notamment en Afrique. Il est également le directeur du programme de formation Cauri et du festival Mimi Sud.

Mimi Sud Infos - Pourquoi le choix de la RD Congo ?

Ferdinand Richard - L'ancien directeur du Centre culturel français, Jean-Michel Champault, m'a invité en 2002 à venir voir le travail qu'il faisait avec des jeunes groupes congolais. Il a senti qu'il devait faire plus, et qu'il fallait un appui extérieur.

Quels sont les problèmes de la musique hip-hop congolaise ?

Je trouve la musique très élaborée, plus que d'autres formes de hip-hop qu'on peut rencontrer même en France. C'est très inventif. Le problème ici, c'est la structuration des gens qui vivent de cette musique. Les lieux pour jouer, la communication, les labels, tout ça, c'est un peu fragile. Et ce problème sur la structuration ne peut pas être résolu en trois ans. Il faudra sans doute attendre 2010 ou 2011 pour commencer à voir une montée en puissance des bénéficiaires de ce que nous avons pu mettre en route

Quels sont les résultats par rapport à la professionnalisation des artistes ?

Il n'y avait pas grand chose à faire. On a encore vu quelques groupes qui ne savaient pas se tenir sur scène et occuper l'espace pendant une heure. Un fruit de notre travail, c'est le groupe BawutaKin. Ils ont été choisis pour le festival Gabao hip-hop de Libreville.

Comment voyez-vous l'avenir de la musique hip-hop congolaise ?

Les artistes sont là. La chance de la RD Congo, ce sont des origines très variées, avec beaucoup d'ethnies et un patrimoine musical exceptionnel avec l'afro-cubain, la rumba, etc. Le hip-hop se mélange avec les musiques traditionnelles. Ce qu'on ne retrouve pas dans les autres pays africains. Au Gabon, par exemple, on ne peut pas mathématiquement produire beaucoup de groupes comme vous. Par contre, ils sont bien organisés.

Michou KERE KERE

Atelier régie son : adieu,

Sept régisseurs son congolais ont pris part à un atelier de professionnalisation. Ils ont appris à communiquer avec les musiciens sur scène.

Il ne restait que deux jours avant le démarrage de la troisième édition du festival Mimi Sud. A la Halle de la Gombe, habillé en T-shirt orange, et culotte grise, Guillaume Tellez, régisseur son en France, anime l'atelier son. « Laisse tes oreilles écouter », conseille-t-il à un technicien qui manipule les boutons du matériel sonore.

Le groupe Cartel Yolo répète sur l'estrade de la Halle, sous la supervision du scénographe, du nom du Patrick Vogel, qui travaille en étroite collaboration avec Guillaume. « Un coup sur la caisse claire et tu filtres », renchérit l'ingénieur de son français à son stagiaire avant d'ajouter : « C'est dur et stressant. C'est normal : tes

oreilles doivent t'amener beaucoup d'informations. Prend possession de la chose, sois à l'aise avec ce que tu fais ».

Comme l'instructeur est animé de beaucoup de rigueur, il continue de nouveau sa communication. « Toute ta concentration doit être axée sur tes oreilles qui travaillent et commandent tes mains ». Il confie : « Je suis agréablement surpris du niveau des stagiaires. C'est la troisième année que j'anime cet atelier. Je vois une évolution énorme entre la première fois que je suis venu et maintenant. Les stagiaires ont

Vu par les stagiaires

Yav Ditend, 58 ans : « J'ai fait des études de son en Allemagne en 1986-1987 avant d'aller étudier la pratique en Afrique australe. J'ai travaillé dans des studios d'enregistrement, à la radio, à la télé et dans des concerts. J'ai participé à l'atelier pour m'améliorer. A cet égard, je suis tout à fait satisfait. Le formateur était très sympa. Nous posons les questions à notre guise. Je suis prêt à partager mon expérience avec les amis qui n'ont pas eu le bonheur d'être avec nous. »

Aruna Nduenga, 40 ans : « Je suis un autodidacte. Mon ambition était de devenir ingénieur de son mais, au pays, il n'y a pas d'école qui donne cette formation. Avec l'atelier, j'ai beaucoup appris. Ça m'aide à aller de l'avant. J'ai surtout apprécié de travailler directement avec les musiciens, ce qui n'était pas le cas à l'atelier précédent. Je

souhaite néanmoins que la période de formation soit plus longue et que nous fassions beaucoup de pratique après. Je me sens aujourd'hui capable de travailler dans de grandes manifestations, même à l'étranger. Mon ambition est d'élargir notre groupe de stagiaires. Pour attirer d'autres techniciens du son, nous avons créé une cellule d'échange d'expériences nommée Nouvelle Culture Sonore.

Massamba Bouesso Bintsamu, 20 ans, musicien : « Je suis dans la régie son depuis deux ans. Je travaille dans un studio d'enregistrement. J'ai fait 3 mois à l'Institut congolais de l'audiovisuel. Avec l'atelier, mon objectif était d'accroître mon savoir au contact de grands techniciens. Mais le temps était quand même un peu court. Mais j'ai fait de mon mieux pour tirer de l'atelier le meilleur parti.

Propos recueillis par Kale NTONDO

Pour un spectacle flamboyant et efficace

FORMATION. Du 20 février au 4 mars, au CCF, trois groupes de rap congolais ont appris les techniques d'expression scénique pour améliorer leurs concerts.

« Bravo, les gars ! Ces 45 minutes, je les ai passées comme si c'était juste dix minutes ! Vous avez bien assimilé les leçons. Il y a eu une bonne gestion de l'espace. Ça donne vraiment envie aux spectateurs de vous suivre de façon assidue. » Ce sont justement les critères d'une bonne prestation scénique. C'est la fin de la répétition de Cartel Yolo : Patrick Vogel se précipite dans les coulisses vers ses stagiaires. Il anime l'atelier Prestation scénique à la Halle de la Gombe. Avant de procéder à l'aspect critique, le formateur investit un capital de confiance dans les têtes des artistes dont les oreilles étaient religieusement à l'écoute : « Mais vous devriez encore travailler vos sorties de scène. Elles doivent être coordonnées avec les sons musicaux. De surcroît, les salutations d'au revoir au public nécessitent également un mouvement harmonieux de l'ensemble de l'orchestre. » Réplique du leader de Cartel Yolo, SBO Mangambi : « Il y a eu un manque de concentration de notre côté. Sinon, nous bouclons d'habitude

par un morceau un peu plus chaud ! » Le formateur encaisse mais approfondit l'idée afin d'obtenir la cohérence du groupe : « Ce n'est pas le cas. Votre dernière chanson est une mélodie douce. Elle convient pour une sortie en ballade. Ayez toujours à l'esprit que l'énergie est nécessaire pour monter un spectacle de qualité. »

Sortir des sentiers battus

Après quelques jours de théorie avec RJ Kanierra, Wonderfull Music et Cartel Yolo, tous jeunes rappers, le formateur Patrick Vogel, musicien, régisseur et accompagnateur artistique de Marseille (France) formé au coaching scénique et voix, a laissé place à la pratique, pour les répétitions en vue des concerts prévus à Mimi Sud. Pointilleux, Patrick Vogel commente : « Je veille de manière stricte à l'équilibre des mouvements corporels et à la sonorisation. Il faut s'appuyer sur ses propres ressources individuelles afin de donner corps et clarté à l'ensemble. » Yollande Yowa, de Wonderfull Music Group, affirme : « J'ai appris à avoir



L'œil critique de l'encadreur de l'atelier, Patrick Vogel, ne laisse passer aucun détail, jusqu'au branchement de la guitare. © Mimi Sud Infos

confiance envers les membres de mon groupe, à me tenir devant le public et à partager son émotion.» Corroborant la démarche du maître, Sbo Mangambi souligne : « Nous sommes, avant tout, un groupe composé de musiciens autodidactes. Même si nous disposons d'un certain bagage artistique, cet atelier nous a permis d'atteindre un degré estimable de professionnalisme

en matière scénique. »

En réalité, sur ce point, la scène congolaise est orpheline depuis la belle époque du doyen de la rumba congolaise, Tabu Ley dit Rochereau dont la prestation scénique était sans égale ! Aujourd'hui, ce travail de scène est négligé. On assiste, par conséquent, à l'émission de la qualité du spectacle. Il s'essouffle par une monotonie qui

gêne le public averti. « Nous avons maintenant une longueur d'avance sur la pratique scénique par rapport à nos collègues du style Ndongolo », affirme sans ambages Sbo Mangambi. « Nous pouvons désormais évoluer seuls, diriger la sonorisation à partir du podium et demeurer en communication directe avec le public. »

Eddy KABEYA

L'amateurisme...

été choisis sur leur motivation et sur un minimum de bases techniques. Surtout je ne veux pas former des gens qui sont dans l'amateurisme, mais plutôt des gens qui travaillent déjà à la régie son, à qui je dois amener quelque chose en plus.» Comme c'est une formation pratique, après la prestation de l'orchestre Cartel Yolo, Guillaume évalue avec ses stagiaires la qualité de tous les instruments. La guitare solo n'a pas

été forte, ensuite le clavieriste n'a pas été présent dans le mix... Après Cartel Yolo, au tour de Wonderfull music de la rappeuse Yollande de monter sur le podium. C'était l'étape de la balance qui est en exécution puis il faut tester les instruments avant la scène. Guillaume remarque : « Ce qui manque aux gens ici, notamment ceux qui ont été un minimum formés, c'est de

l'expérience. Il faut qu'il y ait beaucoup de concerts pour avoir l'occasion de pouvoir progresser. Dans un cadre idéal, il faudrait quinze jours de formation. Ensuite, revenir après trois mois pour l'évaluation des acquis étant donné qu'on travaille très vite dans l'atelier. Les réels progrès qu'ils feront, c'est dans les mois qui viennent. »

Dieumerci MAYAMBI



Guillaume Tellez, le formateur de l'atelier régie son, a apprécié la soif de savoir des stagiaires congolais. ©Mimi Sud Infos

Lexique

A.k.a (also known as) : aussi connu sous le nom de... La manière traditionnelle d'indiquer le nom de scène.
B-boy : membre actif du mouvement hip-hop
Battle : confrontation verbale entre deux rappers sur scène
Beat : rythme
Beatboxing : discipline où le corps, particulièrement la bouche, sert de boîte au rythme.
Bling bling : désigne les bijoux et l'accoutrement des rappers, mais aussi le style ostentatoire et excessif de leur mode de vie.
Break dance : danse enchaînant des

figures acrobatiques
DJ : abréviation de disc jockey
DJ-ing : technique de production de rythme et son par le DJ.
Featuring : le fait d'inviter un autre musicien sur un disque ou sur scène.
Flow : manière d'un rappeur de débiter ses paroles.
Free style : improvisation d'un rappeur sur un morceau instrumental.
Hip-Hopper : acteur du hip-hop.
M.C. : maître de cérémonie.
Matos : matériel de musique.

Jilla MAJIK & Kale NTONDO, avec le site internet www.wikipedia.org

En bref

IPytshens Kambilo, guitariste et preneur de son, a participé à l'atelier NTIC : « Je rêve de créer avec l'accord de tous les collègues régisseurs un espace de contact afin de partager des expériences et des informations. Ce site de nouvelles cultures sonores pourrait avoir comme adresse : www.myspace.com/NCsonore. »

Il a remarqué, l'humilité de Pierre Vignes, chargé de communication en France, qui s'occupait de l'atelier NTIC : « Je ne suis pas un professeur, mais un participant comme tout le monde. J'ai beaucoup appris comme eux. Ici, ce sont d'autres réalités qu'en France, liées au système D, à la débrouille. Les gens brillent d'inventivité à Kinshasa. Ils se prennent en charge et font des merveilles en se tenant les mains dans les mains pour exister. Cet atelier est le premier maillon d'un réseau qui promet ! »

E.K.

Pour la fête du hip-hop,

Ils sont venus de partout. Du Gabon, de la France, de l'Ouganda et du Congo profond. Ils ont fait bouger, sauter, swinguer, danser le public, au rythme du rap, folk, hip-hop, des percussions traditionnelles.

Tous pour la paix

Vendredi 2 mars, top départ du festival Mimi Sud, à la salle « Le Zoo », centre culturel congolais. Les différents groupes musicaux invités ont exprimé tous leurs désirs pour la paix et la réconciliation des peuples au delà des différences. D'entrée de jeu, le duo français composé de Cyril Benhamou et Ahmada Smis, dans un featuring avec le groupe Bawuta Kin, ont élevé leurs voix pour une chanson dédiée à l'Afrique, au rythme d'un rap teinté d'influences arabes, mélangé de quelques grains de folk. « Totombola Africa...elikya ezali...botika kolela » (cessez de pleurer ; il y a de l'espoir... construisons ensemble l'Afrique). Les musiciens ont caricaturé un continent malade qui, après diagnostic, a besoin d'une thérapie de choc pour son développement. « Afrique malade, continent blessé...Afrique pillée... », ont chanté les rappers comme pour chasser ce mauvais sort, et ce, à l'unisson avec les spectateurs, où les jeunes branchés

étaient perceptibles par leurs jeans décalés au niveau des ceintures, par leurs casquettes de baseball et autres accoutrements à la new-yorkaise. Le groupe ougandais Percussion discussion Afrika entre sur scène : c'est la douche froide. Des spectateurs les repoussent au cri d'agresseur. « Bino te bolongwa bosali ba agresseur (ndlr : Nous ne voulons pas de vous, vous êtes nos agresseurs). »

Fête africaine

Plus de peur que de mal, la fête africaine a pris le dessus. Aux rythmes d'une chanson populaire en swahili « Jambo Jambo sana abari kani, muzuri sana...Akuna matata », les musiciens ougandais ont tendu leurs mains au public. Mais loin d'être un ovni dans ce festival, le groupe tradi-moderne a été ovationné. Rythmes de cymbales et tambours bien joués ont convaincu les spectateurs : « Pourquoi songer sans cesse à nous séparer alors qu'il faudrait plutôt favoriser nos existences ? », s'est demandé un mélomane,

étonné de voir comment le percussionniste ougandais culbutait, en jouant son tam-tam serré entre ses deux cuisses. A la fois comiques et festifs dans leurs costumes de couleur ocre, ils ont réussi à apporter une atmosphère chaleureuse. « On est tous frères et sœurs, alors dansons dans la paix », a lâché l'un des musiciens. La rappeuse Yollande du groupe Wonderfull music group, forte par sa taille et de nature imposante, n'était pas en reste, elle a lâché tout en rappant : « A bas la division, peuple congolais soyons unis. Chantons pour la paix et l'union ». Et pour boucler la boucle, Marshall Dixon a apporté la liesse populaire en plongeant le public dans ses récitals. Aux rythmes de Yonde mbango te, la soirée s'est terminée dans une partie de danses endiablées. Les spectateurs sautaient de partout exhibant des pas de danse dignes de la rumba congolaise.

Michou KERE KERE
Saint Hervé M'BUY

Rj Kanierra et Yollande en campagne

Les rappers congolais Rj Kanierra et Yollande, leader du Wonderfull music group ont été sélectionnés sur base d'un concours organisé par le Vicanos Club à l'issue de leur prestation sur la scène du Festival Mimi Sud. Ils s'engagent à une campagne de sensibilisation sur la tolérance inter ethnique dans la province du Katanga, à Lubumbashi et Kolwezi. La thématique de cette campagne s'inscrit dans l'un des quatre objectifs prioritaires de la stratégie de l'Union européenne en matière de promotion des droits de l'Homme dans les pays-tiers. « Nous avons demandé aux groupes de réaliser une chanson. Et sur cette base, le jury, composé entre autres d'artistes comme Jean Goubald, a évalué leur valeur artistique, mais aussi la portée de leurs chansons à véhiculer un message

social de sensibilisation », a expliqué l'organisateur, Patrick Mudekereza, de Vicanos Club Lubumbashi.

Il est prévu un concert dans chacune des deux villes avec le groupe national sélectionné et deux groupes locaux. Ces manifestations publiques vont être relayées par Radio Okapi, de la Monuc, et autres radios communautaires. Pour la petite histoire, le Forum citoyen de la jeunesse vise à promouvoir la lutte contre la xénophobie, l'égalité des sexes et les droits de l'enfant en Rdc. Il s'illustre à travers des émissions radio, des discussions dans les écoles, des concerts et des tracts illustrés par des bandes dessinées.

Saint Hervé M'BUY

Les réactions

•**Lelé Michoux Bossay, metteur en scène, 35 ans** : « Le hip-hop est pour moi le seul genre de musique que j'aime pour me divertir. Seulement, je n'ai pas vu du vrai rap, le rap de la rue. Le festival a été pour moi un moment fugace. »

•**Justine Osale, juriste, 33 ans** : « Difficile d'organiser une manifestation d'une telle ampleur, d'éviter quelques couacs malgré l'expérience que peut conférer une longue pratique. D'aucuns se demandent pourquoi l'organisation, malgré le prix modique (400 fc), a fait payer l'entrée d'un festival, on n'en a pas l'habitude à Kinshasa sauf pour la musique rumba. Un festival hip-hop, genre encore en embryon en RD-Congo n'a pas de raison d'être taxé à l'entrée. Que l'organisation en tienne compte prochainement. »

•**Ibrahim Konaté, commerçant sénégalais, 36 ans** : « Dans l'en-

semble, l'organisation est allée sans heurts. Une chose m'a paru étrange (rare dans divers festivals en Afrique), l'inexistence d'une affiche publicitaire dans la salle de spectacle. Alors que les partenaires sont souvent très exigeants sur ce point.

•**Supa Gola, admirateur de rap, 24 ans** : « L'édition aurait pu connaître un succès total si l'organisation avait prévu trois ou quatre productions dans les salles locales (Ciaj, Ecurie Maloba, Bèjarts), situées dans les quartiers les plus prisés de leurs municipalités respectives. Que cette remarque tienne à cœur au comité organisateur de la prochaine édition. Le festival doit vibrer dans trois ou quatre lieux à la fois comme l'on voit dans le théâtre. »

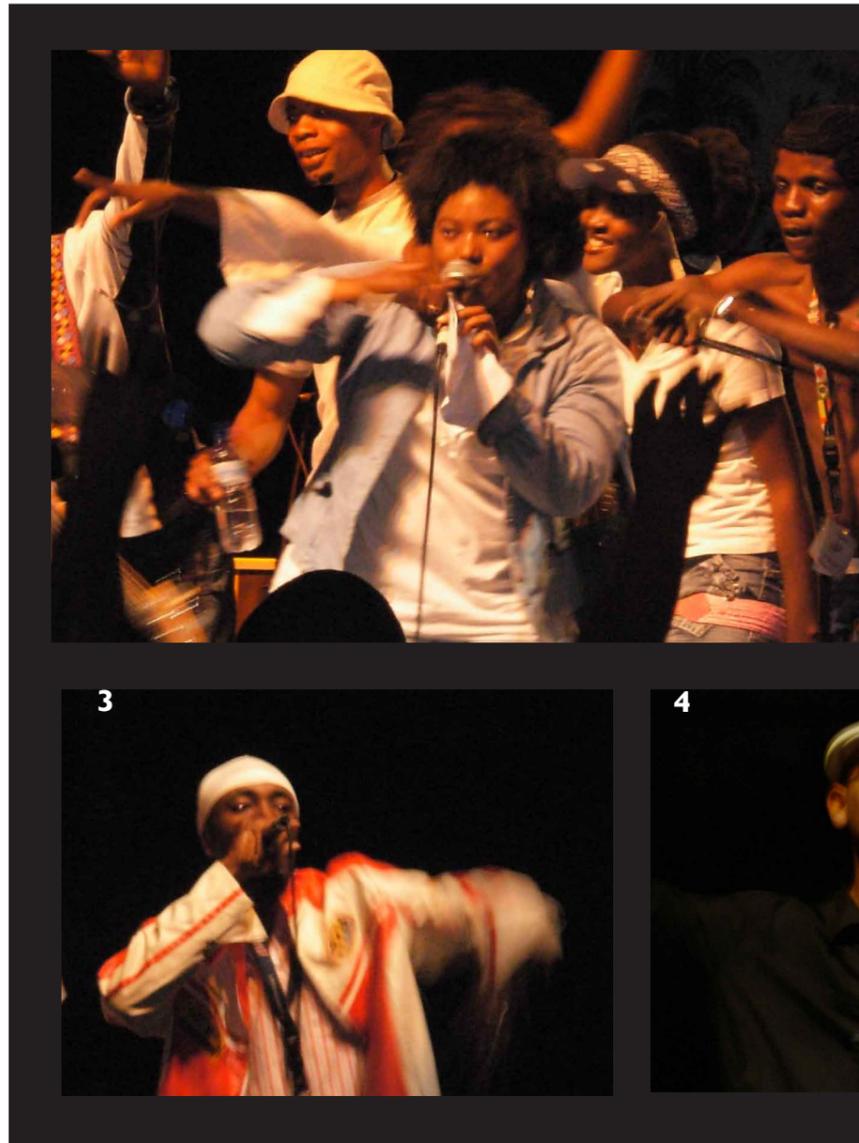
•**Elvis Sombete, journaliste, 33 ans** : « L'initiative est bonne. Coup de chapeau aux organisateurs. J'ai au

départ cru voir du rap pur. Surprise, les rappers ont marié le rap à la rumba. C'est bon, vive le rap congolais et longue vie à ce mariage. »

•**Daniel Amuvi, sculpteur, 45 ans** : « J'ai eu du mal à terminer mes sculptures parce qu'à côté, le rap faisait sa loi. Mais c'est bien de vivre de tels moments dans la vie. Les Ougandais ont été très éblouissants avec un seul message : la réconciliation. Le festival m'a donné l'occasion de découvrir des jeunes talents nationaux et internationaux. »

•**M.D., artiste peintre, 40 ans** : « Les Ougandais ne m'ont pas convaincu par la qualité de leur musique. Rien d'original ni de semblable au rap. C'est du folklore. »

Propos recueillis par Dieumerci MONGA et Jilla MAJIK



1- Wonderfull music group 2- RJ Kanierra 3- Marshall Dixon 4- Stéphane Le Borgne 5-Cartel Yolo © Mimi Sud Infos

Cartel Yolo, hip-

C'est avant tout un club d'amis qui partagent une même démarche artistique, mélange de rap et de folk congolais. Ils n'hésitent pas à caricaturer la société congolaise.

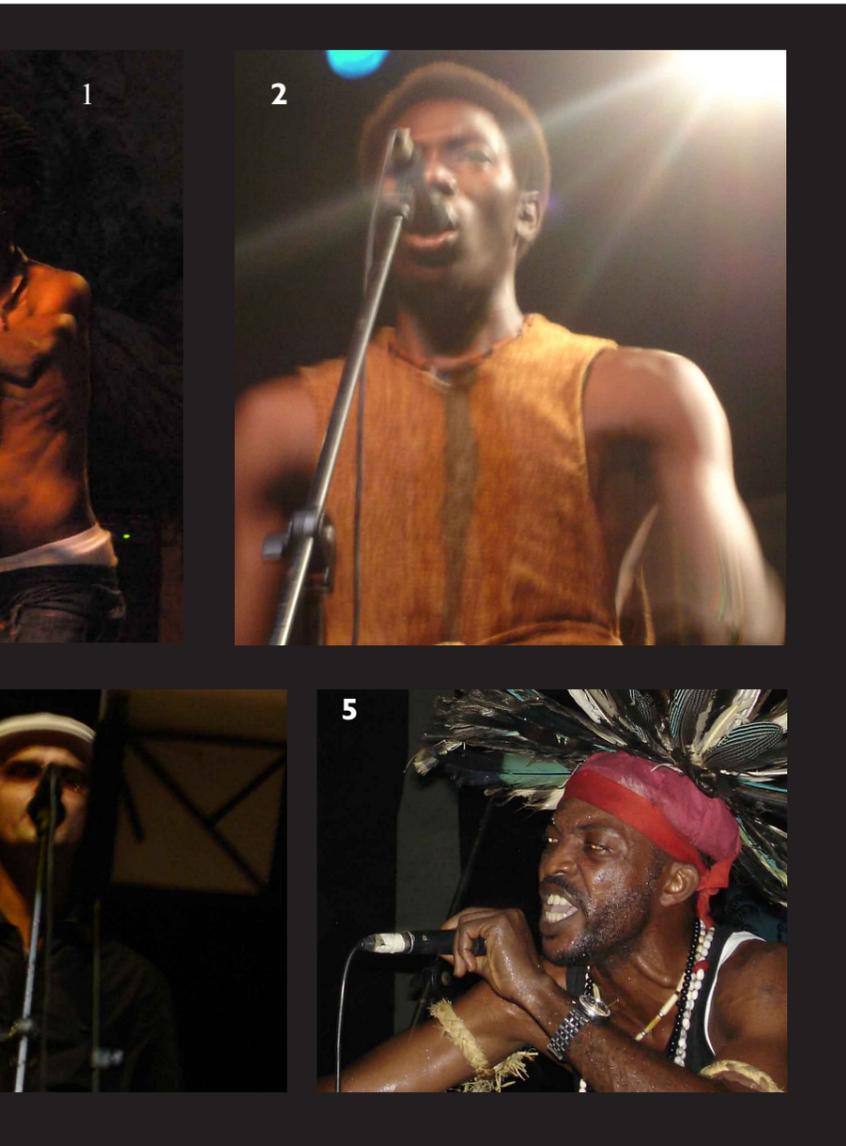
Cartel Yolo est tenu par neuf musiciens au total. Neuf jeunes gens qui fréquentent le quartier Yolo dans la commune de Kalamu pour se rencontrer et partager un verre d'amitié. C'est dans cet environnement récréatif qu'ils ont eu l'idée de créer en 2003 ce groupe, d'où le nom de Cartel Yolo. Entre notes de cours et partie de divertissement dominé le plus clair du temps par l'art d'Orphée, ils ont pu composer leur répertoire. De leur amour pour la musique étrangère, le hip-hop en particulier, ils ont tiré des influences : au premier rang desquelles Public enemy, Naughty by nature et le rappeur franco-sénégalais MC Solaar.

La plupart des ténors de ce groupe ont fréquenté l'école Mont Amba sur les hauteurs de la « colline inspirée »* portant le même nom. D'autres étant élèves sont encore aujourd'hui partagés entre leur devoir scolaire et les partitions de leur groupe. Ils ont à leur actif plusieurs boulds organisées dans leur collège. Puis ils ont alors gagné les boîtes de nuit de Kinshasa. C'est en 2006 qu'ils ont

couché une chanson de leur répertoire, « Molotshange », (ndlr : calomnie), sur un support vidéo. Ce jeune groupe hip-hop a arraché l'attention du public par de leur scénario décrivant l'extravagance d'un diamantaire luba. Ils ont caricaturé son débarquement à Kinshasa. Le contenu de leur message a consisté à décrier l'exhibitionnisme des hommes d'affaires du Kasai, mais également les « on dit », la calomnie et les rumeurs folles sur eux. « Ces attitudes sont du reste monnaie courante à Kinshasa. Dans Molotshange, nous décrivons cet état de chose », explique l'un de leaders du groupe, Sbo Mangambi. Licencié en droit à l'Université libre de Kinshasa, il a abandonné le barreau pour se lancer de plein pied dans la carrière musicale.

Les jeunes musiciens de Cartel Yolo se sont éloignés de leurs premiers amours : ils s'illustrent dans un style de hip-hop particulier, en français et lingala. Ils puisent dans le patrimoine traditionnel congolais (musique folklorique mongo, luba, kongo) tout en exploitant le hip-hop pour dégager leur message de

hip-hip hourra



-hop satirique

tolérance et de paix envers la jeunesse. Patrimoine culturel ? Snob justifie leur démarche en ces termes : « J'estime que les musiciens doivent recourir à l'authenticité, présenter au monde un hip-hop tissé des valeurs de la musique traditionnelle congolaise. Un mélange authentiquement africain. » Sur le plan scénique, il ressort dans leurs productions des sonorités tradi-modernes par un mélange d'instruments de récupération, tels que la ngong, instrument à

cordes avec une tige courbée comme un arc, ou le tam-tam.

Les neuf musiciens de Cartel Yolo sont liés comme les cinq doigts de la main dans cette approche de la musique. Ce club d'amis s'affaire depuis peu à la réalisation de leur premier album sur base de leur répertoire de concerts. Sortie espérée cette année.

Saint Hervé M'BUY

*appelée ainsi parce qu'elle abrite beaucoup d'universités.



Dans les concerts, Cartel Yolo accroche le public avec sa chanson Molotshwange, qui raconte les extravagances d'un diamantaire du Kasai à Kinshasa.

La soirée des découvertes

Totalement inconnu dans la capitale, RJ Kanierra, un rappeur venu de Lubumbashi, a dompté le public kinois, samedi 3 mars. Autre remarqué, le groupe Cartel Yolo.

Révélation de cette soirée, RJ a démontré si besoin est encore que Kinshasa n'est pas le seul bastion du mouvement hip-hop en RD Congo, que dans d'autres villes du pays, il est possible de faire une musique d'une haute facture. Les jeunes Lushois, très remuants sur scène, avec une chorégraphie inspirée de la danse intore, de l'est du pays, ont mis tout le monde d'accord par leur rythme envoûtant, à la fois rap et africain, avec des changements brusques dans l'orchestration. Ce que RJ appelle le « rotatam style ». Pourtant, quelques minutes avant, le public impatient scandait « muana mboka longwa » (Villageois, va-t'en). Il a été pris dans l'engrenage en exultant « Ebo-ka, mutute, eboka, mutute », un refrain populaire incitant à l'ambiance.

«L'unité et l'amour»

Surpris par la sympathie que les mélomanes lui ont témoigné, RJ Kanierra a déclaré : « J'ai senti ce que je n'ai jamais senti dans ma vie. Surtout que c'est ma première d'être à Kin. J'ai senti la présence du public et cela montre qu'il n'y a pas de considérations tribalistes et autres. J'ai senti vraiment l'unité et l'amour ».

Pour cette dernière journée, les spectateurs avaient pris d'assaut la cour du Centre culturel congolais le Zoo avant le moment « M » du début des spectacles. Les groupuscules se formaient ici et là, des conversations et des éclats de rire fusaient de partout autour d'un verre

de bière. Il était 18h 55, quand les premières notes de musique ont retenti. Le chanteur marseillais Stéphane Le Borgne accompagné par Nicolas Cante à la musique, à la manière d'un crooner, inculque le slam aux spectateurs kinois qui découvraient ce genre musical, qui balance entre le rap et la techno.

Public déchaîné

Toute la salle suit ce Marseillais né au Sénégal. Vêtu d'une chemise noire, d'un pantalon jaune, de baskets noires et d'un képi blanc vissé sur son crâne, Stéphane se lance dans ses envolées mélodiques. Timide au début, le public réagit quand il chante quelques bribes de mots en lingala : « travailler libanga, cailloux, RDC, lola » (Bosses dur la RDC, c'est le paradis).

Mais tous n'attendaient que Cartel Yolo : l'un des groupes phare du rap kinois, s'amène avec un look rappelant les danseurs traditionnels. Jeans délavés, T-shirt, coiffés des chapeaux faits de

plumes d'oiseaux et pieds nus, les musiciens soulèvent l'hystérie générale dans le public. Tout le devant de la scène est envahi jusqu'à la fin de leur production. Les coups de micro leader, Sbo Mangambi, les coupures intempestives de l'électricité n'ont rien enlevé à la furie de ce public déchaîné, qui continuait à chanter à l'unisson en scandant « bamonaki yo eeh na butu ya lelo » (On t'a vu ce soir).

Cartel Yolo a offert une musique symbiose de la rumba extraite du folklore et du rap, chantée en lingala, en français et en anglais, le tout ponctué de satires de la société congolaise. L'ambiance a atteint son paroxysme avec la chanson fétiche « Molontswange ». Tout le monde se met au pas de danse.

C'est dans cette atmosphère électrique que le groupe gabonais Movaizhaleine a pris le relais. Les chanteurs Ekomi Ndong lord et Maât Seigneur Lion et le DJ Maille ont maintenu la cadence et l'ambiance.

Les rappeurs non programmés ont défilé sur scène pour faire un a cappella à tour de rôle. Insatiable, le public a voulu poursuivre la fête jusque tard.

Ferdinand KATO
et Dovin NTELOLO

Un spectacle dans le spectacle

Pendant que Cartel Yolo se produisait, dans une autre loge de la salle, un groupe de jeunes se livrait à un concours de break-dance, fait d'acrobaties, de galipettes et autres pirouettes. Un garçon au physique impressionnant et au ventre comme une tablette de chocolat transpirant à grosses gouttes, venait de gagner. Le cercle formé autour des compétiteurs, ravi, applaudissait en poussant des cris.

Les figures réalisées étaient tellement géniales qu'une bonne partie du public a couru pour admirer les exploits de ces jeunes gens, tous torsos nus. Cela a donné à la soirée de hip-hop une ambiance exotique, digne d'un spectacle dans un spectacle. Artistes et organisateurs étaient ahuris devant ce spectacle flamboyant.

Ali Diallo : « Lexus sera à Ouaga hip-hop »

Ali Diallo, vous êtes directeur artistique du Ouaga hip-hop, festival international de la culture hip-hop au Burkina Faso. Quelles sont vos premières impressions sur le rap congolais ?

En RD Congo, il y a des langues, des sonorités qu'on ne trouve pas ailleurs. Il existe tellement de rythmes. Le fait de mélanger ces rythmiques avec le rap donne une atmosphère différente à l'instar de « Cartel Yolo ». J'ai vu pas mal de groupes. Le seul problème, c'est que ceux-ci n'ont pas d'albums sur le marché.

Or, mon festival à Ouagadougou ne programme que des groupes avec des œuvres éditées. J'ai repéré à Kinshasa Lexus, qui a un album commercialisé, « Artiste Attitude ». J'ai ainsi décidé de le programmer à la septième édi-

5 août 1973 : naissance à Pô (Burkina-Faso)
1989 : entrée dans le groupe Locomotive Blues
1997 : produit le premier album de rap de son pays, « Basic saoul »
2000 : première édition de son festival

tion du festival, en octobre 2007.

Et l'expérience burkinabé en la matière ?

A Ouaga, il y a 63 langues. Cela donne une richesse assez considérable au rap. Selon qu'on se trouve au Plateau central ou à l'Ouest, c'est différent. Mais le second souffle du rap, c'est en Afrique centrale avec le lingala et la rumba. En Côte d'Ivoire et au Sénégal, le mélange entre la musique coupée décalée et les musiques chantées en langues locales apporte aussi une

autre dimension artistique.

Quelle est l'histoire du festival « Ouaga hip-hop » ?

Mon festival existe depuis 2000. Il a démarré avec des artistes locaux. De 14 groupes à ses débuts, il programme actuellement 20 à 30 groupes en plus des compagnies de danses et de théâtre. On peut y trouver de la musique, de la danse hip-hop ainsi que du slam, poésie de la rue.

Quel est votre objectif pour les rappeurs africains ?

Mon objectif consiste à permettre aux artistes musiciens de se rencontrer une fois par an en Afrique au lieu de se croiser, ailleurs, en Europe, et à créer des projets sud-sud.

Propos recueillis par Ndofo DITA

Yollande : «J'envoûte avec ma musique»

Inconnue au bataillon du hip-hop congolais, elle se définit comme « Oracle de brigade de Kinshasa ». Yollande Yowa Ngoy est son vrai nom.

Cette jeune femme gaillarde s'explique : « J'ai toujours été "en branché". C'est-à-dire, en pantalon hip-hop, bottes, avec des cheveux teints. Bon voilà quoi... Je suis une rappeuse, voyez-vous... ». Son corps imposant avec sa voix serrée d'un timbre rauque, lui ont valu le surnom de « Virus ». « Parce que quand je suis au milieu d'un groupe de rappeurs, je les écrasent tous. J'envoûte tout le monde à partir de ma musique et de mon savoir-faire. Car j'ai en moi la rage de la jeunesse », justifie-t-elle, en écarquillant légèrement les yeux. Même auprès de ses formateurs et collègues, son caractère autoritaire se dévoile sans difficulté. « Elle est omniprésente. Disons qu'elle veut apparemment tout gérer. Elle me

fait songer à Diam's, une chanteuse française, pour son côté volontaire et son énergie. J'estime qu'elle a besoin de revendiquer cette force », témoigne Patrick Vogel, son formateur de l'atelier sur le travail scénique. Sur scène, elle a réussi du haut de ses 26 ans, qu'elle fête ce 16 mars, une belle partie, celle de captiver tout le public du festival. Le dynamisme, le courage qu'elle dégage, en impressionne plus d'un. Un autre sobriquet lui a été collé spontanément pendant le show « Big maman !... Big maman !... », ont scandé des spectateurs. « Il faut respecter la femme, car c'est elle qui vous accouche », n'hésite-t-elle pas à lancer aux mélomanes. Son pantalon jeans est porté large à la manière des hip-hopppers, avec sa che-

mise un peu débraillée, le look perfectionné par des lunettes « Ray-Ban », qui cachent ses yeux étirés comme une nipponne. Cette étudiante en 1^{er} cycle en Droit à l'Université Libre de Kinshasa (ULK), raffole du poisson salé (Makayabu) plus que tout autre met. Aux côtés de Yowa, huit de ses amis forment le groupe vocal Wonderful Music group, qui a totalisé une année en février dernier. Loin de n'être qu'une rappeuse poussant le public à l'ambiance, elle sait se faire percutante et souple, dans sa danse, avec une sensibilité frémissante. Sa musique mordante, furieuse, revendiquant l'amour, l'égalité entre hommes et femmes ainsi que le respect de celles-ci, peut donc rassurer tous ceux qui aiment ou se battent pour l'équilibre social. Dans un pays où le peuple est en quête de la paix, elle peut devenir une référence dans le paysage musical congolais.



Michou KERE KERE

Yollande va partir en tournée dans le Katanga, après avoir remporté le concours organisé par l'association Vicanos Club. © Mimi Sud Infos

En bref — RJ Kanierra, une place au soleil

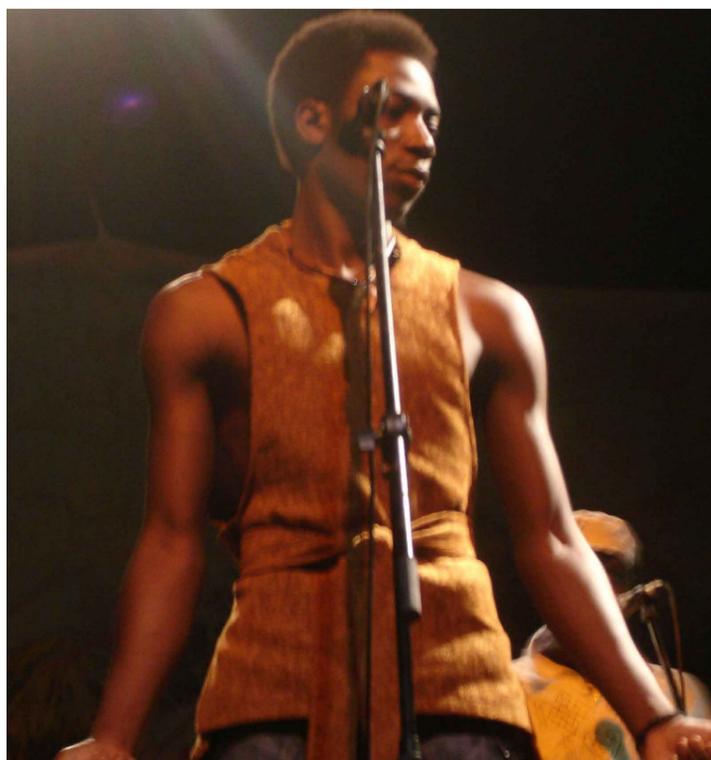
Mou
Featuring un peu mou avec le groupe congolais « Bawutakin » (Jojo, Kash, Deborah), qui est venu jouer sur scène avec les français Cyril Benhamou et Ahamada Smis. « C'est un morceau qu'on a travaillé seulement pendant une heure », justifie Smis, comme pour présenter des excuses pour le désagrément de la voix de la chanteuse, Deborah.

Otage
Le public a pris Lexxus en otage. Il présentait les groupes hip-hop sur scène. Le public a exigé qu'il chante. Il a eu beau expliquer qu'il n'était pas programmé pour la soirée, personne ne l'entendait. La salle criait « Yo nde, yo nde » (C'est toi qu'on veut). « La voix du peuple, c'est la voix de Dieu », dit-on. Lexxus a cédé et pris le micro. La salle a vibré.

Forte fréquentation
La troisième édition du festival « Mimi-Sud » a supplanté la deuxième. Plus de 1000 spectateurs ont assisté aux deux soirées. Un succès comparativement à 2005 où on comptait à peine 450 spectateurs. Sans compter une ambiance de carnaval sans égal.

Logiciel de montage vidéo
Les danseurs, musiciens et vidéastes congolais ont appris lors de l'atelier K-dense, animé par le réalisateur belge Rudi Maerten, à manipuler le logiciel de montage vidéo Final Cut Pro.

Délestage
La deuxième journée a failli : entre deux notes musicales, le courant, alimenté par deux groupes électrogènes, n'a pas du tout répondu présent. Cartel Yolo en a fait les frais. Et pourtant, les groupes avaient une capacité importante de 5 kw et 6 kw, pour les lumières et le son. En cause, une panne de l'un des deux.



De belle manière, à 25 ans, RJ Kanierra vient de se faire une place sur la scène de la musique rap en République démocratique du Congo, à l'issue de la 3^{ème} édition du festival Mimi Sud. Au cours de cette messe, meilleur rendez-vous de la musique hip-hop de la capitale congolaise, RJ Kanierra a non seulement fait le bonheur, mais s'est révélé aux amateurs de hip-hop. En prime, il a remporté le concours organisé par Vicanos club de Lubumbashi. Dans le Katanga, il est déjà connu : originaire de Kolwezi, une ville minière, il a monté un groupe, Casse-tête, en 1998. Ses concerts ont toujours drainé du monde.

RJ Kanierra a séduit le public kinois lors du festival par ses rythmes venus du Ratatam Style, qu'il a créé avec ses chanteurs. En projet, travailler avec des musiciens plutôt qu'avec une bande-son pendant les concerts.
© Mimi Sud Infos

Sous ses faux airs d'un timide, RJ Kanierra, de son vrai nom Ngoie Mwema, se transforme littéralement en une véritable bête de scène. Un showman capable de tenir le public en haleine pendant plusieurs heures d'affilée. « Je remercie beaucoup Kinshasa, parce que je me suis senti chez moi. Je promets aux Kinois à l'occasion, de faire tout pour passer de temps en temps à Kinshasa », a-t-il réagi à chaud juste après sa prestation.

Sa musique tonitrueuse, dansante, et pleine de vitalité, est un mixage de plusieurs sonorités. On y retrouve des influences du folklore et de la rumba congolaise, des rythmes de l'Afrique de l'ouest, le tout sur un fond de hip-hop. A son actif, il a raflé l'année dernière avec Casse-tête le prix du meilleur groupe à la première édition du festival Nzenze, il a sorti deux albums démo et trois singles. Actuellement il est en chantier pour la réalisation de son troisième opus intitulé Treize lois de la jungle.

Dovin NTELOLO DIASONGA



Mimi Sud Infos est un journal-école réalisé pendant l'atelier de formation des journalistes culturels, qui s'est tenu à Kinshasa du 26 février au 9 mars 2007.

Equipe de rédaction : Ndobu Dita, Eddy Kabeya, Ferdinand Kato, Michou Kere-Kere, Jilla Majik, Dieumerci Mayambi, Hervé M'Buy, Dieumerci Monga Monduka, Dovin Ntelolo, Kale Ntondo.

Mise en page : Michaël Maloji. Merci au réseau des journalistes formateurs de RD Congo.

L'atelier de formation a été animé par Stéphanie Maurice, intervenante de l'Ecole supérieure de journalisme de Lille.

L'organisation et la logistique ont été assurées par le Groupe de recherches et d'échanges technologiques (Gret) de Kinshasa.

L'atelier dans son ensemble a été financé par l'Ambassade de France, dans le cadre du projet de renforcement des métiers culturels. Toute l'équipe du journal remercie les photographes pour leurs clichés, Hamidou Elebe pour l'utilisation du logo du festival Mimi Sud, tous les intervenants et les musiciens qui se sont prêtés de bonne grâce aux interviews.

Marshall, étoile montante

De son vrai nom Jean-Paul Nsungu Ndosimau, Marshall Dixon a réussi à imposer son genre de musique aux mélomanes congolais habitués à consommer la rumba.

Look. Sur scène, ce jeune artiste qui a vu le jour dans la commune de Bandalungwa à Kinshasa le 31 mai 1980, aime couvrir sa tête d'une casquette ou d'un foulard. « C'est mon look », martèle ce fils d'un cadre dans une société d'aviation, Justin Nsungu, et d'une enseignante, Gertrude Magundu.

Surnom. Le jeune hip-hopper de 27 ans a tellement dompté les mélomanes que ces derniers ne veulent plus que Marshall Dixon, un surnom qui lui a été attribué par ses amis de l'école et l'identifie à un inspecteur d'une série télévisée américaine. Point commun : leur fermeté dans le travail.

Succès. En 2006, Jean Paul Nsungu sort son tout premier maxi-single intitulé My law juste après son divorce d'avec Keep Quiet, le groupe qu'il a monté avec ses amis de l'école. Avec la participation de Koffi Olomide, l'une des grandes vedettes de la rumba congolaise. Yo nde, un titre contenu dans le maxi-

single porte bonheur à l'artiste et fait un tabac à Kinshasa. Marshall possède une qualité exceptionnelle : une bonne diction. C'est ce qui se répercute dans sa façon de chanter. Conséquence, sa voix attire et séduit les mélomanes.

Modèle. Pour avoir grandi dans un quartier huppé (Binza Pigeon) où le hip-hop fait école, l'actuel ingénieur en électronique option radio-transmission s'est laissé dans son adolescence emporté par la vague et prend pour modèle le rappeur du Congo-Brazzaville Passy. « J'ai commencé très tôt la musique dans une chorale catholique où j'étais claviériste », confie Dixon. C'est en 1997 qu'il intègre Fléo, un groupe de rap. Mais c'est avec Keep Quiet que Marshall Dixon réussit à s'introduire avec succès dans la scène musicale grâce à la réalisation du maxi-single C'est parti, auquel ont participé Céleo Scram et Werrason de Wenge Musica Maison Mère, l'un des plus grands

orchestres de la RD Congo. Par souci de se distinguer, Marshall se lance dans le ragga muffin : un mélange de rap et de reggae. Malheureusement pour le hip-hopper, l'aventure se terminera avec Keep Quiet. Il décide de se lancer dans la carrière solo en juillet 2005. Dixon n'hésitera pas à glisser ces mots : « Cela constitue pour moi un mauvais souvenir. »

Nouvel album. Il prépare en ce moment son tout premier album de dix titres qui sortira en juin 2007. 100% Tapage, c'est le titre que ce jeune artiste musicien a choisi puisqu'il veut se faire connaître et s'imposer dans la scène musicale. « On fera un maximum de bruit avec ce tube », prévient l'auteur de Yo nde.

Son secret. Le travail, la prière de ses parents et l'appui de son entourage, constituent pour Jean-Paul Nsungu des atouts importants dans le succès qu'il récolte. Ces trois éléments-clés de la réussite de Marshall ne suffisent certes pas, puisque Lexxus, autre figure emblématique du hip-hop congolais, n'hésite pas à ajouter : « Dixon est un artiste ultra discipliné ». Son manager Didier Lihau est globalement d'accord : « Marshall est un peu têtu mais, il écoute beaucoup... »

Dieumerici MAYAMBI



Marshall Dixon prépare son nouvel album, qui s'appellera 100% tapage. © Mimi Sud Infos

Les opérateurs culturels de Mimi



Hamidou Elebe, initiateur du site web « ndule2kin »

Hamidou Elebe, 24 ans, en troisième graduat en communication visuelle, a ouvert le 2 avril 2005 son site web, super outil de la promotion des musiques urbaines congolaises. « L'objectif, c'était de mettre en place un portail web qui offre aux internautes la possibilité d'avoir accès à toutes les informations du monde du rap et Rn'B. Donc on voulait créer un webzine et pouvoir montrer à la face du monde ce qu'est la culture urbaine en RDC », a-t-il indiqué. A côté de la base de données artistes, « le site détient plus de 50 morceaux en ligne, plus de 150 brèves retraçant l'histoire du rap en RDC depuis sa création », souligne Hamidou Elebe. Il reçoit 500 visites par jour.

www.ndule2kin.com

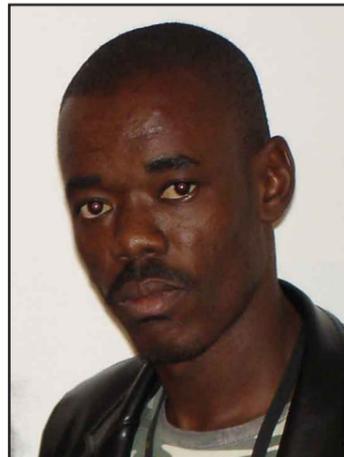
D.N.D



Patrick Mudekereza, collectif Vicanos Club

Un pur Lushois. Secrétaire général adjoint du collectif culturel et artistique Vicanos Club, à 24 ans, Patrick Mudekereza a décidé de devenir opérateur culturel professionnel. Son projet : organiser dans sa ville un festival hip-hop, outre le Forum citoyen de la jeunesse déjà annoncé. Responsable du site internet de la Halle de l'Etoile (le CCF de Lubumbashi) et rédacteur en chef de Nzenze, un magazine culturel lushois, Patrick Mudekereza a trouvé l'expérience si exaltante qu'il renonce à une carrière d'ingénieur-technicien à laquelle le destinaient des études en Polytechnique. Il a récemment participé à un stage sur les politiques de la culture et leur administration à la Maison des cultures du Monde et à l'Observatoire des politiques culturelles en France.

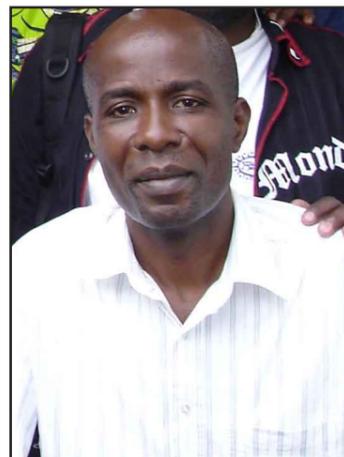
K. N.



Nerry Gelezi, manager d'Aaprocul'art

Nerry Gelezi, manager, dirige l'association africaine pour la promotion culturelle et artistique, Aaprocul'art, qui existe depuis 2005. Il s'occupe des carrières de musiciens très différents, comme Jean Goubald, Djonimbo, qui travaillent tous les deux dans la musique de recherche, les rappeurs Pacific Kitenge et Kin mou' system (KMS), le groupe de jazz Nsumuenu. Il encourage aussi d'autres styles, avec le Mutuashi, une danse des deux Kasai, l'afro-cubain, la rumba ou le ndombolo. « Toutes les formes de musique de la génération montante constituent mon affaire », explique-t-il. Il s'est investi dans cette association en vue de la développer au lieu de compter sur l'aide extérieure. Sur le festival, il s'est occupé de la logistique et de la technique.

N. D.



Rigobert Mbila, de Musique pour tous

Contrebassiste et enseignant à l'Institut national des arts (Ina), Rigobert Mbila, la quarantaine révolue, est directeur artistique de l'association culturelle Musique pour tous. « Depuis 10 ans, nous avons un centre de formation musicale. Nous cherchons des musiciens dont la création présente de l'intérêt. » L'association, créée en 1996, s'est d'abord intéressée aux jeunes talents. « Nous avons des programmes matinées musicales pour les enfants. Ils se sont transformés en Podium jeunes talents. Maintenant, Découverte Malebo s'occupe de la musique des deux rives du fleuve Congo. » Autre activité importante : les recherches sur les questions de professionnalisation et de renforcement des capacités des musiciens.

F. K.



Paul Strong de Dynamusik

Il s'appelle Paul Ngeleka. Mais ses collègues l'ont surnommé Strong. « J'ignore pourquoi les musiciens m'appellent ainsi », répond-t-il. Ce jeune homme, 34 ans, gradué en Informatique de gestion il y a 5 ans, est à la fois manager et opérateur culturel. Parvenir à cela était déjà prévu de longue date. « J'étais autrefois rappeur. Mais des amis, par pressentiment, m'avaient donné le titre de manager avant même que je ne le devienne ». Il dirige depuis 2005 une structure musicale appelée Dynamusik dont la mission est la promotion musicale. Ayant bénéficié de plusieurs stages de formation, aujourd'hui, il se considère capable d'organiser un festival. « J'avoue que sans cet appui français, je serais resté l'employé de la société pétrolière Nazel à Lubumbashi ».

M.K.

Galères katangaises

Ce qui fatigue à Lu'shi, c'est l'absence de producteurs et les conditions dans lesquelles travaillent les rappeurs. Rencontre avec Kamikaze et Ngoie Mwema du groupe RJ Kanierra.

Est-ce difficile de faire du rap à Lubumbashi ?

Kamikaze- Le hic dans notre musique hip-hop c'est le manque de sponsoring. Lu'shi regorge d'artistes talentueux. Mais les conditions de travail sont déplorables. Si t'as pas un peu de sous, eh bien c'est presque la fin de ta carrière.

Ngoie Mwema- Malgré cela, la mobilisation du public autour du hip-hop est toujours très forte. Seulement, les concerts payants ne rapportent pas grand chose.

Pourquoi alors vous tuer à faire du rap, un style qui ne nourrit pas son homme ? Ngoie Mwema- Eza bongo te mpangi (ce n'est pas ça mon frère) ! Nous sommes convaincus que nous gagnerons plus tard notre vie dans le rap. Nous y croyons fermement et nous avons l'espoir qu'un jour ekosiba (ça va payer). L'homme

courageux a toujours surmonté les difficultés qu'elles soient petites ou grandes, peu importe ! Les problèmes de production qui, aujourd'hui, se posent avec acuité, trouveront certainement demain des pistes de solution probante. Les orchestres lu'shois ont-ils des lieux fixes de répétition ?

Kamikaze- Un groupe peut posséder un siège, mais ce sont surtout nos maisons respectives. La population supporte quand même les battements de tamtam et les cris des atalaku (animateurs, NDLR).

Ngoie Mwema- Il y a tout de même trois ou quatre groupes à Lubumbashi qui ont un siège.

Kamikaze- Le manque des équipements modernes est aussi fort décrié. Or pour jouer une bonne musique, il faudrait qu'elle ait un bon son pour que le public le plus exigeant l'aime, l'adopte et

applaudisse le groupe. Une guitare peut faire la ronde dans plusieurs orchestres, le jour de répétition n'étant pas le même.

L'absence des producteurs ne se justifie-t-elle pas par le fait que les musiciens sont incapables d'exploiter une bonne thématique dans leurs chansons ?

Kamikaze- Eloko te, (pas du tout) ! Dans nos morceaux, nous dénonçons les maux qui rongent aujourd'hui la société congolaise en général et katangaise en particulier. La corruption a gangrené tout les milieux. L'injustice est commise même par ceux qui ont censé défendre les lois. Le viol et le vol sont à la Une des canards congolais. Le tribalisme règne en maître absolu. Il emballe tout le monde, les boss, les patrons, les enfants de la rue nommés avec condescendance "Shégués" ... Mawa (pitié). Nzambe kaka, asunga (Dieu seul pourvoira) ! Mais, c'est vrai, certains rappeurs chantent du n'importe quoi.

Propos recueillis par Dieumeri
MONGA MONDUKA

Un mouvement branché

A utrefois qualifié de berceau musical grâce à la rumba, le Congo est à des longueurs de retard dans le domaine des musiques actuelles dont la mouvance dominante est le hip-hop. Ce « moove » gagne de plus en plus les rues de Kinshasa. De Marshall Dixon à Lexxus en passant par Kash, Estonjonjo ou encore RJ Kanierra, voilà des noms qui font succès tant à Kinshasa qu'à Lubumbashi. La troisième édition du Festival Mimi Sud a confirmé cette température.

De l'influence musicale

Contrairement aux Etats-Unis, le hip-hop au Congo n'est pas une influence musicale des ghettos. C'est un mouvement de jeunes branchés, dans les quartiers de la bourgeoisie locale. Dans les salons huppés, ils ont pour unique distraction de capter les chaînes câblées des States (MTV) ou de France (Trace TV) diffusant à souhait le rap. Les voilà en train de s'approprier une expression musicale, corporelle et même picturale.

Ces dignes fils à papa partagent cette découverte avec leurs amis et collègues des cités acquises à la rumba avec sa variante la plus en vue, le ndombolo. Des ghettos des Noirs new-yorkais en passant par les banlieues agitées européennes jusque dans les quartiers résidentiels du Congo, le hip-hop a gardé des points communs : les aspects festifs et revendicatifs.

Les ancêtres congolais

Les premiers groupes de rap se sont créés dans les écoles secondaires de Kinshasa vers les années 90. Ils étaient submergés par l'influence de piliers comme IAM, Suprême NTM, sans oublier MC Hammer et Ron Kelly... La diffusion à travers les écoles ou universités passait par les battles, des concours de danse rap.

Le groupe le plus proche du rap, Fatima CIA, est né en 1991. Ses leaders les plus cités, aujourd'hui immigrés en Europe, sont Bimo Biflash et DJ ZDF. Un autre pion majeur du groupe resté sur sa terre natale, c'est Lexxus qui est actuellement le pilier d'émergence du hip-hop congolais grâce à son Asbl Racine Alternative. En 1992, Bawuta Kin apporte un rap métissé avec des chansons festives issues de la tradition africaine. Dans la fourchette, des rappeurs tels Estonjonjo, Tiss-man, Docta Kash et DJ Douglas. A leur actif, des chansons telles que Changez bongo, ou Kin Kogne.

Le temps des tâtonnements a duré presque cinq ans, avant de voir un morceau rap faire succès à travers les cités congolaises en 1996: On s'en fout de Fatima CIA. C'est un style qui inaugure le featurig avec un « ndomboliste », le leader du Wenge BCBG, J.P. Mpiana. Nerry Ngelezi, manager d'Aaprocul'art témoigne : « C'est le producteur Shabani Records qui a installé le premier matos d'enregistrement

en 2000. Cela a été d'un apport considérable pour l'émancipation du rap congolais. »

La deuxième génération

Parmi les groupes en vogue, K-Melia Mokozzi. Dans leur style, on voit se glisser la guitare rythmique venue de la rumba, la basse et le solo. Bawuta Kin revient avec un talentueux animateur audio de rap, Rocky Demobidik. Son style est versé vers le comique populaire à travers des mots comme « Obetela » (déphasé), « Nyawu alié chicklé » (Coincé, embourbé dans une affaire). En février 2003, Lexxus, l'ancien de Fatima CIA crée PNB (Pensée Nègre Brute). Il se démarque par la mise en valeur des textes écrits dans ses chansons. Il fustige l'injustice sociale, prône l'équilibre et la paix. Artiste Attitude, c'est son premier album rap en 2005. A l'intérieur, un featurig avec un musicien de world music, Jean Goubald (Le Temps de la paix). Quant à Keep-Quiet, il introduit les clips rap à la télé. Un de ses leaders, le raggaman Marshall Dixon évolue désormais en solo. KMS (Kin Mafia Style) de Pasciphik Tardella Kitenge mixe, à son tour, un amalgame rap-ndombolo. Dans la lignée, il y a Cartel Yolo, Luboom Konnexion, RJ Kanierra et autres. Ils sont l'avenir.

Eddy KABEYA

Le rap, religion mondiale ?



L'habit ne fait pas le moine, mais on reconnaît le rappeur par son style particulier. Ici, les musiciens du groupe gabonais Movaizhaleine. © Movaizhaleine

Un look décontracté, des pantalons ou des culottes blues jeans amples, en taille basse, voir même très basse, avec ou sans ceinture, dévoilant quelque peu le sous-vêtement par derrière et laissant presque suspendues les coutures de l'entre-jambes. C'est un rappeur.

Aux pieds, des baskets qui impriment une démarche particulièrement cadencée avec une tendance de frotter les talons. Si les cheveux ne sont pas tressés ou même perlés comme ceux du pape du reggae Bob Marley, ils sont teintés ou en minuscules boucles, ce qu'on appelle à Kinshasa les « locks ». L'artiste musicien congolais Lokwa Kanza est un des modèles de ce dernier type de chevelure.

Dans ce registre comportemental, il faut noter également la salutation des rappeurs qui est rituelle : elle commence par une chaude et amicale claque, suivie d'un petit choc des poings et se termine de plusieurs façons. Une main sur la

poitrine par exemple, ou re-claque des deux paumes. Cela dépend de l'intimité avec un groupe ou un autre.

Sur scène tout comme hors scène, les rappeurs dégagent une énergie et un dynamisme qui sont manifestement un message qu'ils communiquent à leur entourage immédiat, au public, au mieux à la société. A ce sujet, la réponse obtenue de tous, comme ils étaient programmés sur logiciel, a été la même. Qu'il s'agisse du franco-comorien Ahmada Smis, du gabonais Alain N'Dong ou des congolais Dixon, Kamikaze, ou Stors... Leur message, disent-ils, c'est la liberté, l'indépendance et la revendication des droits fondamentaux en faveur des jeunes ainsi que des exclus.

Qu'ils soient noirs ou blancs, homme ou femme, les musiciens et chanteurs du rap ressemblent, de par leur manière d'être, aux membres d'une même religion mondiale.

Majik JILLA

Le slam prend racine

Si le slam s'enracine en Occident, il est encore à l'état embryonnaire en RDC. Le public de Kinshasa a découvert cette variété de rap sur scène pendant le festival Mimi Sud grâce au duo marseillais Stéphane Le Borgne et Nicolas Cante. « Le slam est une forme de poésie accompagnée de musique. Il est différent du rap parce que le slameur lit son texte à un rythme dicté par ses émotions », explique Stéphane Le Borgne. « J'ai commencé, poursuit-il, par la poésie. J'écrivais des textes que je lisais à la radio. Je travaille maintenant avec Nicolas Cante qui fait de la musique électronique », souligne-t-il.

Selon le rappeur congolais Alamazani Maliabo alias Kash, « Le slam est une poésie de la rue. Elle est née de la volonté des gens marginalisés qui manquaient des moyens d'expression. Ils ont commencé à s'exprimer en chantant doucement. Contrairement aux rappeurs qui, eux, ont un message de revendication accompagné d'une musique un peu saccadée. Il y a dans le slam, des vers, mais aussi des figures, des métaphores, des images. Le slam est une formule initiale du rap, c'est la parole à l'état pur », note Kash. Le slam, explique-t-il, apporte un message qui fait réfléchir. Il raconte des faits de société. Stéphane Le Borgne, par exemple, retrace des faits vécus. Selon lui, en RDC, le slam existait sans qu'on le sache. Il était confondu au rap. Déjà vers 2003, Lexxus, Bebson De La Rue et d'autres rappeurs en faisaient. Comme Jourdain faisait de la prose sans le savoir.

Ferdinand KATO

Que pensez-vous du rap congolais ?

Jean-Marie Ngaki Kosi, enseignant à l'Institut national des Arts, 48 ans : « Comment peut-on parler du rap congolais, quand dans certaines régions, ce genre de musique est loin d'exister ? C'est encore embryonnaire. Le rap lushois, par contre, récolte le succès dans toute la province du Katanga. »
Brain Tshibanda, directeur-adjoint du Centre Wallonie-Bruxelles, 45 ans : « Le rap est ici encore très jeune. Il

commence à peine à asseoir sa maturité. Le rap au Congo a un long chemin à parcourir pour convaincre un public très exigeant. »

Bienvenu Jean-Marie Bakumanya, journaliste à Radio 7, 35 ans : « Le rap a du mal à se frayer un chemin. Les jeunes musiciens jouent pratiquement en désordre cette musique tant appréciée sous d'autres cieux. Ils n'ont pas, à mon humble avis, des modèles à suivre... »

Bienvenu Nzangi Bilanga, admirateur hip-hop, 22 ans : « Le rap doit encore percer dans certaines provinces, leurs coins et recoins et s'améliorer. Le public dans son ensemble a besoin du rap de la rue, pas du rap à la rumba, ni du seben... non ! L'on veut du rap purement de style américain. »

Propos recueillis par Dieumeri MONGA MONDUKA